

Rue Saint-Pierre De la finance à la culture

Pierre Poulin

Volume 1, numéro 1, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6337ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, P. (1985). Rue Saint-Pierre : de la finance à la culture. *Cap-aux-Diamants*, 1(1), 35–37.

faubourg, l'église elle-même disparaît. Son tocsin n'a pas sonné très longtemps que le pauvre bedeau prenait les jambes à son cou. Pauvre Marie-Jeanne! Toutes ces économies envolées en fumée, toutes celles des années à venir qui vont sans aucun doute disparaître aux quêtes pour la reconstruction de l'église. Déjà des paroissiens réfugiés au couvent chuchotent que le curé voulait de toute manière vivre dans du neuf. Il n'allait quand même pas, sur la rue Saint-Jean, se laisser damer le pion par les protestants qui viennent de décider d'ajouter un tour à l'église Saint Matthew. Où arrêteront-ils, ils ont déjà agrandi deux fois leur temple alors que le quartier devient de plus en plus canadien? Préparent-ils une campagne de conversion dans nos familles?

Heureusement, le couvent se montre hospitalier, comme à chaque occasion. On admet les femmes et les enfants. Mais les garçons trépigent, ils veulent ressortir avec leurs pères qui, une fois la famille en sécurité, discutent ferme pour savoir où il traceront un coupe-feu, quelles maisons seront sacrifiées pour sauver les autres. En anglais ou en français, ou dans un jargon connu de ses seuls utilisateurs trop peu instruits pour distinguer les deux langues. Mais sans bataille, sans acrimonie. Le feu a le don de calmer les esprits, il n'y a plus de voleurs de filles, d'ivrognes récalcitrants. Uniquement des braves démunis qui attendent toujours de voir les sapeurs sortir leurs pompes de la vieille ville. Comme s'ils avaient peur de les perdre dans la tourmente, de se les faire enlever par des citoyens exaspérés; ils ont oublié la résignation des victimes des incendies précédents.

Lawrence voit, de loin, les flammes sur le toit de sa maison. Les barreaux de son échelle, fraîchement retapée et installée pour boucher les fuites décelées lors des violents orages du mois dernier, s'embrasent l'un après l'autre. Encore reconstruire, recommencer à zéro. Plus un meuble, bientôt. Heureusement, le chantier du parlement va bien, on a fait le vide autour il y a déjà longtemps. Lui et ses voisins, eux aussi manoeuvres ou menuisiers sur le chantier se regardent un moment, reportent leurs yeux sur les rues dévastées, se disant que tant qu'il y aura du bon bois près du chemin Saint-Louis, ils pourront toujours se loger à bon compte.

(À suivre)

RUE SAINT-PIERRE

De la finance à la culture

Par Pierre Poulin

Parmi les rues de Québec qui se distinguent par leur cachet historique, la rue Saint-Pierre est peut-être celle à laquelle on accorde le moins d'attention et que l'on fréquente le moins. On lui reconnaît sans doute des qualités patrimoniales, mais probablement pas de celles qui fondent les attaches au passé et nourrissent les sentiments d'appartenance.



Centre financier de Québec, la rue Saint-Pierre vers 1915. Collection Notman, Musée Mc Cord.

Les promeneurs l'empruntent volontiers dans sa partie ouest où, entre les rues Sous-le-fort et la côte de la Montagne, elle voisine la Place royale et présente des éléments



La rue Saint-Pierre à un siècle d'intervalle. Archives de la ville de Québec.

architecturaux appartenant au régime français. Mais on ne s'aventure guère dans la partie est, là où s'alignent plusieurs vieux édifices bancaires avec des façades austères projetant sur la rue un ombrage suspect. Une sensation d'altérité inquiète naît à la vue de cette Wall Street miniature qui évoque les pouvoirs de l'argent, des pouvoirs dont on ne sait trop la nature et les origines.

La rue Saint-Pierre constitue en fait, l'un des témoignages les plus tangibles de la vie économique de Québec au siècle dernier. La construction navale, l'exportation du bois équarri et le commerce d'importation qui ont fait l'objet de tant d'évocations, n'allaient pas sans la présence d'une infrastructure de services financiers. À partir des années 1810, la croissance rapide du volume du commerce d'import-export rendit indispensable l'apparition de tels services.

La communauté marchande, en particulier, avait besoin d'instruments de crédit pour faciliter l'exécution de ses transactions. Elle souhaitait également disposer d'assurances maritimes pour protéger la valeur de certaines cargaisons. Par ailleurs, l'augmentation de la population de la ville rendait nécessaire la présence d'une compagnie d'assurance contre le feu.

LE CENTRE FINANCIER

C'est sur la rue Saint-Pierre, à proximité des quais, des entrepôts et des maisons de commerce, que se sont progressivement concentrées les institutions financières. La consultation de *L'Annuaire des rues de Québec* de l'année 1899 montre bien cette spécialisation que la rue avait acquise au XIX^e siècle.

On y retrouve alors huit banques, une vingtaine de bureaux de représentants d'assurance-vie, d'assurances maritimes et d'assurances contre le feu, une dizaine de maisons de courtiers en valeurs, en plus de nombreux cabinets d'avocats et de notaires. La plupart des compagnies d'assurances représentées appartiennent à des intérêts étrangers, souvent britanniques ou américains. Dans le domaine bancaire, les succursales de banques montréalaises sont nombreuses. Mais on peut aussi noter la présence de quelques institutions purement locales: trois banques et une compagnie d'assurances.

La Quebec Bank et la Quebec Fire Assurance Co., fondées toutes deux en 1818, sont les plus anciennes. Elles occupent des édifices situés aux numéros 110 et 81. Au numéro 77, on retrouve la Banque Nationale, créée en 1860 et, au numéro 54, la Union Bank dont l'origine remonte à l'année 1865. Ces trois banques québécoises entretiennent des caractéristiques ethniques très marquées. La composition de leurs conseils d'administration en 1899 l'indique clairement: la Quebec Bank et la Union Bank appartiennent à la bourgeoisie anglophone, tandis que la Banque Nationale se veut l'instrument de la bourgeoisie francophone.

L'ÉLITE FINANCIÈRE LOCALE

Les dirigeants des banques se recrutent surtout parmi les plus importants commerçants de la ville. La Banque Nationale est présidée par Rodolphe Audette, membre de la maison de commerce Thibodeau, Frères & Cie, l'un des plus grands importateurs de Québec, possédant même une succursale à Londres. Victor Châteauevert de la maison J.-B. Renaud & Cie et J.-B. Laliberté font également partie des administrateurs de la banque.

À la Quebec Bank, le président est John Breakey, propriétaire des grandes scieries établies aux chutes de la rivière Chaudière,

et le vice-président, John Theodore Ross, un riche homme d'affaires appartenant à une famille d'origine écossaise qui a fait fortune à Québec dans le commerce et l'exploitation d'une importante flotte de navires.

Du côté de la Union Bank on remarque à la présidence, Andrew Thomson, ancien marchand de bois qui détenait des intérêts dans les scieries de la chute Montmorency avant qu'elles ne cessent leurs activités, vers 1890. Les noms d'autres grands exportateurs de bois, tels les Price, les Sharples et les King, figurent aussi dans la liste des administrateurs de la Union Bank.

Plusieurs des membres de la communauté bancaire jouent de plus un rôle influent au sein des sociétés de chemins de fer de la région et dans les compagnies de gaz, d'électricité et de tramways qui desservent le territoire de Québec. La rue Saint-Pierre tient lieu de quartier général pour leurs activités quotidiennes.

Cette petite élite financière locale est disparue progressivement du décor dans la première moitié du siècle, alors que la plupart des sociétés sous son contrôle ont été absorbées par de plus puissantes et ont déménagé leurs sièges sociaux à Montréal ou dans d'autres villes canadiennes. Bien que la rue conserve encore aujourd'hui une certaine activité bancaire, on ne peut manquer d'y observer les traces d'une désaffectation qui reflète en même temps la diminution d'influence de la zone du vieux port dans la vie économique de Québec.

RECONVERSION OU REVANCHE DE LA CULTURE

Depuis quelques années cependant, la rue Saint-Pierre fait l'objet d'une reconversion que certains pourraient même être tentés d'appeler une réappropriation.

Dans bien des cas, les façades ne sont plus qu'illusion. À l'enseigne de la Union Bank se loge maintenant le Secrétariat permanent des peuples francophones et au numéro 93, petit édifice équipé de coffres-forts, s'est installé l'Institut québécois de recherche sur la culture. Les billets verts ont cédé l'espace à notre mémoire collective! Et dans quelques mois, lorsque le Musée de la civilisation aura terminé l'élévation des colonnes de son temple (dans un quadrilatère englobant une partie de la rue Saint-Pierre) les succès de cette revanche de la culture risquent fort d'être définitivement assurés. ●

UNE SÉPULTURE AMÉRINDIENNE À SILLERY

*Par Jean-Louis Vallée
Société d'histoire de Sillery*

En 1966, la découverte d'une sépulture amérindienne à Sillery permettait à des archéologues d'étudier sous un nouvel éclairage l'histoire préhistorique de la région de Québec. La sépulture recelait de nombreux trésors ethnologiques d'une civilisation vieille de 2 500 ans. Pendant quelques jours, la région de Québec s'y intéressa puis, dans le silence, certains chercheurs analysèrent cette dépouille transportée à Montréal pour les besoins de la cause. Après 18 ans, la population de Québec ne sait toujours pas ce qui arrive avec ces trouvailles, issues de ce qui fut qualifié à l'époque de «l'une des plus importantes» découvertes archéologiques du sylvicole inférieur de la vallée du Saint-Laurent.

LA DÉCOUVERTE

C'est en construisant le boulevard Champlain, au pied du cimetière Mont-Hermon à Sillery, que des ouvriers la mirent au jour. La brigade criminelle et un archéologue furent dépêchés sur les lieux afin d'enquêter sur le cadavre découvert. L'organisation de la sépulture et des objets trouvés permirent rapidement de dater la découverte. Mais là s'arrête la simplicité. Sur place, l'archéologue ne put faire de relevé précis des objets culturels et des ossements en raison des profanations déjà perpétrées par les ouvriers. Un archéologue amateur prit bientôt la relève mais la voûte s'écroula. À peine quelques heures plus tard, les travaux de voirie reprenaient et coupèrent court à toute autre fouille sur le site. De nombreuses poteries de céramique et autres objets disparurent ainsi sous le pavage.

Cette base terrasse de la Pointe-à-Pizeau abritait depuis environ 2 500 à 3 000 ans, la sépulture d'un amérindien d'une quarantaine d'années. Appuyée contre un escarpement schisteux de 35 mètres, la dépouille se